

[...]

Après la fin de la guerre, notre vie de famille se reconstitua. Dans la maison que mes parents avaient occupée avant 1940. Jusqu'à ce retour, ma mère et moi n'étions pas repassés une seule fois à Dijon. De ce fait, le gamin que j'étais a dû éprouver des sentiments mêlés lorsqu'il a découvert un papa dont il n'avait aucun souvenir... Ce moment ne m'a laissé aucune trace mémorielle, mais l'émotion devait être immense dans l'esprit de l'homme qui avait, pendant plus de deux ans, été privé de sa famille.

La distance initiale que la guerre avait mise entre nous n'a pas été seule cause de la faible communication entre mon père et moi. Une autre barrière nous séparait. Il m'attriste de le dire, de l'avouer, en quelque sorte : le jeune Serge éprouvait une forme de gêne eu égard à la condition de son père. Pas pour des raisons de niveau de vie. Le fait que nous soyons une famille de moyens très modestes ne m'affectait guère, car ce statut était aussi celui de nombre de mes copains. Il en était autrement vis-à-vis de la condition d'immigré italien portée par mon père. Un motif essentiel à cela : il parlait mal français. J'en ressentais une forme de honte, dont j'ai immensément... honte, maintenant. Un sentiment redoublé par le mépris ambiant vers la communauté italienne. Les *Ritals*... Il me sautait aux yeux que nous étions considérés comme un monde à part. Combien de fois me suis-je fait traiter de « macaroni » ! *Pourquoi ne suis-je pas comme tout le monde, avec un papa qui parle normalement ?* Éternel conformisme des enfants...

Conséquence de sa pratique malaisée du français : Giuseppe Marangone, s'exprimait peu. Donc sa pratique de la langue ne s'améliorait pas. Il n'a jamais pu sortir de ce cercle vicieux. D'autant qu'aucun membre de sa famille ou de sa communauté n'était en mesure de l'ouvrir à une vie sociale grâce à laquelle il aurait peut-être pu s'intégrer. Il était enfermé dans une sorte de bulle, involontaire mais bien réelle. Cette superposition du malaise de l'un et de la honte éprouvée par l'autre a causé la faiblesse de nos rapports.

J'imagine que mes frères et sœurs ont pu être confrontés au même barrage. Mais je ne peux en être certain, car nous n'avons jamais évoqué ce sujet entre nous. Au demeurant, la différence d'âge a constitué un autre écran. Ma relation avec eux était plutôt comme avec de jeunes oncle et tante. Parfois, j'ai cru comprendre qu'ils estimaient que j'avais été élevé comme un fils unique, ce qui n'était pas entièrement faux. Ils jugeaient que j'avais été trop choyé, alors qu'eux avaient connu des périodes plus difficiles. Nous ne pouvions avoir la cohésion d'une vraie fratrie.

Aurions-nous pu échanger plus aisément avec notre père s'il nous avait appris l'italien, qui pour nous serait ainsi devenu comme une deuxième langue « maternelle » ? Ce n'est pas certain. De toute façon cette pratique était inconcevable dans un foyer construit autour d'un couple binational où l'un avait été coupé de ses racines. Il y avait d'ailleurs, je le crains, une autre raison à la distance entretenue par mon père avec ses origines : dans les esprits, l'Italie restait associée au souvenir de l'alliance avec les nazis pendant la première partie de la guerre. Une telle transmission culturelle n'aurait donc pas été opportune pour favoriser l'inclusion sociale de Giuseppe Marangone.

Étais-je attaché à mon père ? je ne le sais... Mais une chose, au moins, m'apparaît comme certaine, avec le recul des années : sa personne n'a cessé de m'inspirer le plus profond respect. Je peux témoigner de sa grande gentillesse, de son courage. Preuves de sa vaillance sont le fait qu'il ait pu s'arracher à son pays, puis d'avoir sacrifié ses origines parce qu'il croyait que c'était nécessaire pour faire de moi un petit Français à 100%. Si ce que j'imagine là est vrai, cela aura été, de sa part, une suprême générosité.

[...]